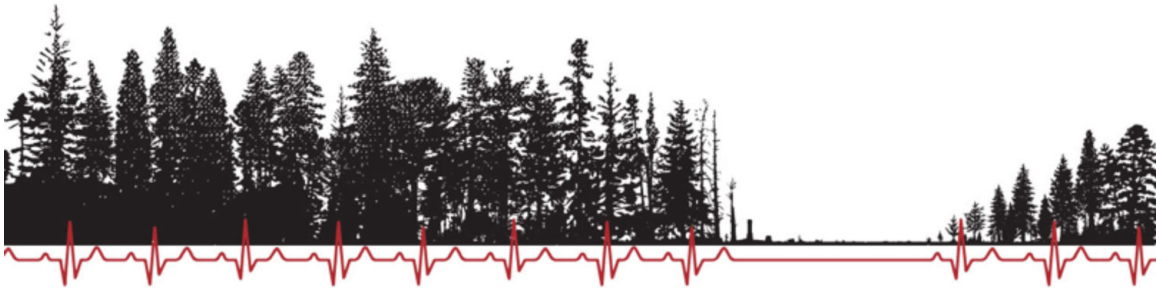




Hôtel-Motel présente

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE



LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Philippe : *À l'hiver 2015, j'ai décidé d'aller voir. Avec l'intuition qu'à travers eux, je comprendrais mieux. Je comprendrais ce qui se passe derrière le paysage de notre modernité, derrière les pipelines qu'on veut greffer à ses veines, ce pétrole qu'on s'injecte et cette mémoire qu'on coupe à blanc. Comprendre aussi un peu l'épuisement où m'ont plongé mes semaines de 80 heures, cet esclavage moderne que je me suis moi-même imposé. Moi, en tant que peuple, moi, en tant qu'artiste. Moi en tant qu'homme défriché, miné, vidé de ses réserves.*

— Extrait de *La cartomancie du territoire*

La cartomancie du territoire raconte l'histoire d'un Québécois francophone surmené, sur les genoux comme beaucoup d'autres à notre époque. Il part en *road trip* vers certaines communautés des Premières Nations du Québec à la recherche de sens, de guérison et d'une autre manière de lire le monde. Il tente de comprendre les ravages du colonialisme perpétré sur ces Nations par un système qui le favorise encore. Il cherche à voir ce qui a été fait en son nom, avec l'intuition qu'à travers ces gens, il comprendra mieux ce qui lui arrive. Son périple le mène jusqu'en milieu carcéral, où la surreprésentation autochtone est symptomatique des traumatismes que ces communautés portent en héritage et du racisme systémique qui dure.



Mani-utenam. © Éli Laliberté (2018)

Serait-ce tabou que de définir notre responsabilité devant la désolation de certaines réserves, devant l'absence de sens, devant l'errance mentale et physique dont certains membres de ces nations ont hérité? Serait-il possible d'apprendre d'eux? Comment ont-ils survécu, comment se décolonisent-ils, comment réinventent-ils des paradigmes à notre modernité? Et ultimement, serait-il possible, à travers leur histoire et leurs réalités, de voir notre propre colonisation, celle qu'on s'impose en tant qu'individu, en tant que peuple, celle qu'on impose au territoire qui nous habite et qui définit notre destinée commune?



Philippe Ducros sur la 138. © Éli Laliberté (2022)

LE PARTI PRIS

Lors des différentes rencontres dans les communautés en amont de l'écriture du scénario, beaucoup nous ont dit que la guérison passait par un retour au territoire et à une réappropriation de leur langue. À travers leurs mots, à travers la vision du monde et l'imaginaire qu'ils portent, à travers les traditions liées au territoire, la dignité reprend vie et sens. Elle redonne forme à l'identité même de ces nations. Le territoire et la langue servent donc d'axe à l'esthétique du film. Toujours en avant-plan, les images du territoire immergent le spectateur dans la nordicité québécoise. La parole, elle, est livrée grandement en voix hors champ, en mode introspectif. Elle sert ainsi de contrepoids puissant à l'aspect contemplatif des images : on suit le parcours intérieur du personnage, minuscule dans l'immensité.

ORIGINE

La cartomancie du territoire découle d'une œuvre théâtrale et vidéographique sur notre rapport aux réserves autochtones et aux réserves naturelles, sur la colonisation du territoire et de la pensée. Basée sur plusieurs séjours dans différentes communautés des Premières Nations et chez les Inuit du Québec, ce film va à la rencontre de ces gens qu'on ignore, mais qui sont les descendant-e-s du sol sur lequel on vit, ce sol que l'on piétine, que l'on pille.

La version théâtrale a été créée en 2018 à Espace Libre, et a été jouée près de 80 fois au Québec et en France. Le texte, publié chez Atelier 10, a été finaliste pour le Prix de la dramaturgie de langue française de la SACD en 2017. Il a été écrit avec le soutien du Conseil des arts du Canada. La réception du spectacle a été extrêmement forte.

→ En savoir plus sur la pièce : <https://productionshotelmotel.com/spectacle/cartomancie/>



Marco Collin, Innu de Mashteuiatsh, dans sa communauté. © Éli Laliberté (2022)

PAYSAGE

Nous habitons une terre pillée. Les Premières Nations et les Inuit vivent en un tiers-monde imposé au cœur même de ce Canada cité en exemple de droits humains. Et l'ethnocide est presque complet. Nous, descendant-e-s de colons à notre tour conquis, nous nous réfugions dans un narratif identitaire de victime. Nous nous disons que les massacres ont été perpétrés par d'autres, à une autre époque. Pourtant, qu'en est-il aujourd'hui de ce pillage culturel et économique envers les Premiers Peuples? De cette violence?

Tel que révélé par la Commission Viens, sans parler des violences plus récentes à Joliette, le racisme systémique a la peau dure au Québec. Et malheureusement, ses répercussions s'avèrent souvent mortelles. Pour qu'une réconciliation soit possible, il faut déterrer ces vérités, les exposer. Nous croyons urgent de faire un travail d'introspection pour réaliser l'héritage que nous portons.

En 2015, Philippe Ducros est donc parti à la rencontre de certaines nations autochtones de la province, comme il l'a fait pour ses autres projets en Palestine occupée, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. Il a voulu voir ces gens en bordure de nos villes et de l'immensité constater leurs conditions de vie. Mesurer le déracinement et les ravages de l'endoctrinement.

La cartomancie du territoire dresse un bilan de ces recherches. Composée de témoignages et de réflexions intimes et géopolitiques, elle prend la forme d'un *road trip* sur les routes 132 et 138. L'équipe est, entre autres, constituée d'artistes des Premières Nations : Marco Collin, Innu de Mashteuiatsh, Sharon Fontaine-Ishpatao, Innue de Uashat, le compositeur Florent Volland, Innu de Mani-utenam, ou encore le Wendat Charles Bender de Wendake. Quant au cinéaste Éli Laliberté, il a été adopté par la communauté mi'gmaq de Gesgapegiag.



Épinettes noires, entre Mani-utenam et Ekuanitshit. © Éli Laliberté (2018)

SOUS TOUTES RÉSERVES

Le terme « réserve » ne fait pas seulement allusion à ces bantoustans où l'on a stationné ces nations. Il fait aussi référence aux réserves naturelles qui sont derrière cette prise du territoire, cet océan d'arbres qui est actuellement coupé à blanc, parsemé de trous miniers abandonnés.



Le moulin de Résolu, aux abords de Mashteuiatsh. © Éli Laliberté (2018)

TRAITEMENT ÉTHIQUE

Les enjeux abordés sont délicats, fragiles. De nombreux défis éthiques jalonnent ce projet et en ont dicté la forme. Le scénario a été écrit à la suite d'un travail continu dans les communautés, basé sur le respect et l'écoute, avec le profond désir d'apprendre. Le texte, issu de témoignages, a été lu et approuvé par les personnes interviewées. Il en résulte une œuvre à l'esthétique métissée, influencée par ces échanges culturels : prépondérance de l'oral, présence de langues autochtones dans la trame, territoire comme personnage, voyage initiatique de l'auteur qui cherche à comprendre et à apprendre, et surtout, présence d'artistes des Premières Nations au sein de l'équipe. Ce n'est pas un film sur les Premières Nations, plutôt sur le colonialisme propre à la culture occidentale. C'est un travail d'introspection qui nous semble salvateur.



Sharon Fontaine-Ishpatao de la nation Innue de Uashat. © Éli Laliberté (2022)

TRAITEMENT ESTHÉTIQUE

À perte de vue

Les images font du territoire un personnage en soi. Elles ont été tournées en 2018 et en 2022 sur la Côte-Nord entre Pessamit et Havre-Saint-Pierre, autour de Mashteuiatsh au lac Pekuakami (Saint-Jean), en Gespe'gewa'gi (Gaspésie) et à Tio'tia:ke (Montréal). On y voit l'immensité de nos espaces gelés, la 138 qui défile, le fleuve qui se déploie ou encore les réserves qui respirent. Plans aériens filmés par drone, tempêtes intenses sur la route, portraits, banquises, industrialisation, beauté... Ces images donnent accès à un Québec que peu connaissent, surtout celui des communautés autochtones. Le tout pour qu'il ait l'impression d'en faire partie, d'en être responsable. Les Premières Nations seront presque totalement absentes de ces grandeurs, sauf à la toute fin où l'on se concentrera sur leur visage. Cette absence est à l'image de la réalité : un génocide a eu lieu. Les Premières Nations ne représentent plus que 3 à 4 % de la population canadienne.

La scène d'ouverture prend assise dans la métropole. Son urbanité fourmillante contraste de façon percutante avec le grandiose du territoire, avec le rythme méditatif du reste du film.

Seule la scène au pénitencier de New Carlisle est tournée à l'intérieur, éclairée crûment, amplifiant ainsi la métaphore territoriale de l'incarcération, sa claustrophobie et son aspect aliénant pour des peuples nomades.



Charles Bender de la nation Wendat dans le pénitencier de New Carlisle. © Éli Laliberté (2022)

Le vent du verbe

Composé d'adresses directes au public, le texte parfois poétique, parfois brutal, toujours intime et politique, est basé sur les témoignages de membres des Premières Nations. Le tout réuni permet une descente intérieure importante, à la fois tendre et sans pitié. La trame sonore minimaliste mais riche de Florent Vollant, inspirée de musique traditionnelle innue et d'ambiance méditative, invite à cette introspection.

Il nous était important que différentes langues soient présentes à l'écoute : le français du protagoniste, mais aussi l'innu-aimun – cette langue arrachée aux Innus dans les pensionnats qui, aujourd'hui, est porteuse de guérison et de dignité –, ainsi que l'anglais, qui isole les Mi'gmaqs en une Gaspésie francophone et qui rappelle la conquête du fait français par la Grande-Bretagne et la lutte pour sa préservation. Le texte en d'autres langues que le français est traduit grâce à des sous-titres.

Finalement, grâce à la présence de chants traditionnels et à une musique envoûtante, l'œuvre prend peu à peu la forme d'un rituel initiatique, à l'image du parcours du narrateur perdu dans ses pensées au volant de sa voiture. Il en résulte une méditation intime sans cesse renouvelée, tant éblouissante que troublante.

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Un film de **Philippe Ducros**
Avec **Charles Bender, Marco Collin, Philippe Ducros et Sharon Fontaine-Ishpatao**

Réalisation et scénario **Philippe Ducros**
Traduction vers l'innu-aimun **Bertha Basilish et Evelyne St-Onge**
Direction de la photographie **Éli Laliberté**
Montage **Natalie Lamoureux**
Musique **Florent Vollant**
Intégration musicale **Larsen Lupin**
Conception sonore **Sylvain Bellemare**
Mix sonore **Martin M Messier**
Productrice déléguée **Marie-Christine André**
Avec la participation de **Kathia Rock, Fanny Michel, Marcello Vollant, Evelyne St-Onge, Philippe McKenzie, Éric Vollant, Stephen Jerome Sr, Moise Dominique, Marie Dominique, Jean-Luc Shapato Vollant, Shikuan Vollant, Anne-Marie St-Onge, Makess Fafard, Rachel Bacon, Kiut St-Onge, Emmanuel Claude « Papess » Vollant, Pascale Cutnam, Loriane Etienne-Verreault, Maïna Etienne-Verreault et Grégoire Canapé.**

Une production **HÔTEL-MOTEL**
Avec la précieuse collaboration de **PRIM**



La route 132, près de Gesgapegiag. © Éli Laliberté (2018)

CE QUE LA PRESSE A DIT DE LA PIÈCE

« Il y a [...] des moments de poésie et des images impressionnantes et d'une immense beauté. Il y a aussi une réalité puissante, troublante, brutale et qui frappe avec force. [...] Un spectacle essentiel. Pour comprendre. » – Journal de Québec

« Un spectacle à la fois sensible et empreint de révolte envers des injustices qui font toujours des ravages de nos jours. » – Le Soleil

« Liant le corps au territoire, la pièce – crue, douloureuse, nécessaire – trace la route entre notre pays et notre tiers-monde septentrional, entre le mépris de nos actes et la beauté de la résilience des habitants de la Côte-Nord. » – Nuit blanche magazine littéraire

« [...] un auteur et metteur en scène québécois qui s'est attelé à ce sujet ô combien délicat : raconter les Premières Nations, leurs souffrances, leurs désespoirs mais aussi leur résilience et l'espoir qu'elle suscite. » – L'Express



La banquise sur la route 138, entre Mani-utenam et Pessamit. © Éli Laliberté (2018)

« Avec deux artistes innus, Marco Collin et Kathia Rock, l'auteur-metteur en scène donne la mesure du prix payé par les premières nations pour l'expansion de l'impérialisme canadien. Un récit dévastateur proféré en trois langues avec des chants traditionnels, de la musique et une vidéo d'une puissance à couper le souffle qui expose paysages et visages. Contre la colonisation du territoire et des âmes, contre la dépossession de son histoire et de sa culture, ensemble, ils montrent aussi un processus de résistance et de reconstruction. » – L'Humanité

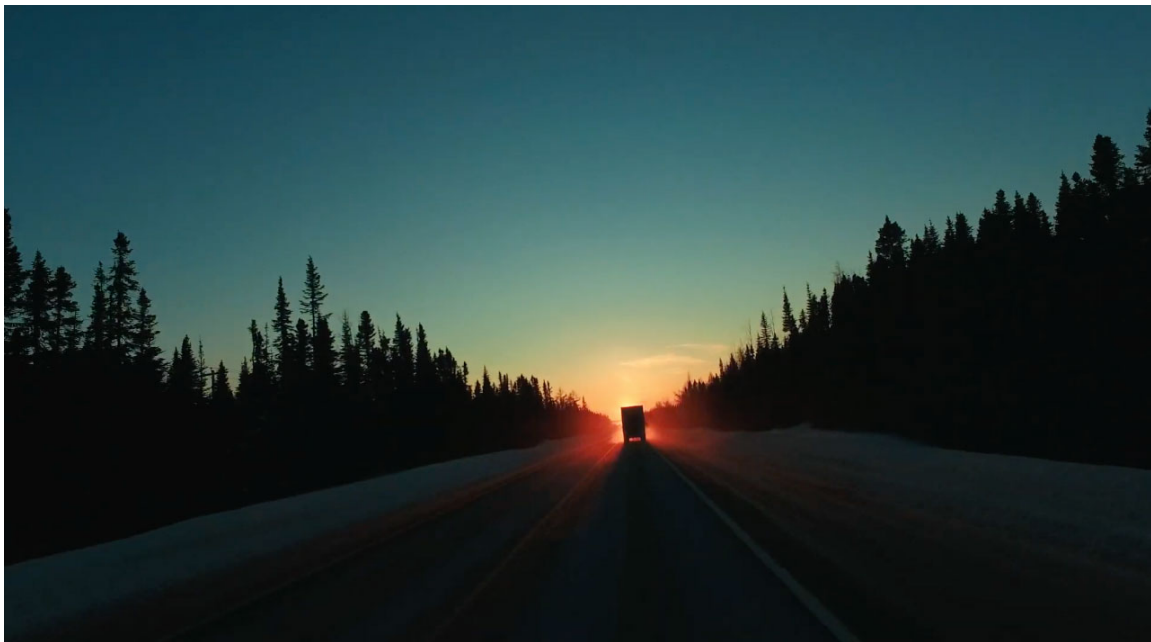
« L'état des lieux se dresse surtout à travers les témoignages d'autochtones rencontrés par Ducros [...] il fait preuve d'un respect indéniable envers une culture de laquelle il espère qu'on puisse apprendre la survie, à l'heure où l'humain met son environnement en danger. » – Le Devoir

« La nouvelle production de Philippe Ducros verse dans le théâtre documentaire et devrait s'avérer l'un des spectacles incontournables par la nécessité du dialogue qu'il entame. Quelques années après *Idle No More* et en plein cœur de la commission Viens, *La cartomancie du territoire* brille par sa pertinence. Un théâtre qui résonne au cœur de la cité. » – Voir.ca

« Basée sur de nombreuses rencontres avec diverses communautés, la création théâtrale et vidéographique qu'est *La cartomancie du territoire* est un dialogue pertinent et sans œillères. La musique de Florent Vollant tient aussi une place de choix dans la création. L'interprète Kathia Rock chante également sur scène et donne lieu à des moments fort émouvants, tant par ses chants que par sa façon de jouer le texte de Philippe Ducros. » – Espaces autochtones | Radio-Canada

« C'est une pièce de théâtre coup de poing [...] que vous devez absolument aller voir. C'est une pièce nécessaire [...]. C'est ce que Philippe Ducros creuse à chaque fois, de façon de plus en plus tenue. Et c'est vraiment réussi. » – Le 15-18 | Radio-Canada

« S'il est un thème fondamental, éminemment rassembleur, qui supporte le spectacle, un concept qui devrait d'ailleurs être au cœur de toutes nos discussions intimes et collectives, tous nos remue-ménages à propos du vivre ensemble, c'est celui du bien commun : À travers leur combat, c'est notre survie à tous qui se joue. La protection du bien commun, de la beauté, la décolonisation de notre pensée, l'appropriation de notre destinée, de la langue qui l'imagine et la transmet, et du territoire qui la porte. » – Jeu, revue de théâtre



La route 138, entre Ekuanitshit et Mani-utenam. © Éli Laliberté (2018)



Train minier vers le Nutshimit. © Éli Laliberté (2018)

Elle : *J'ai espoir. Je croyais jamais voir kushapetsheken, la tente tremblante, je pensais que le savoir était perdu. Mais j'en ai vu. Rien n'est perdu.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

